

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 6 heures du soir, 40, rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 58.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N° 339

Impreso en los Talleres de El Soto

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Dubard — Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campaña
Un mois	\$ 1 00	1 20
Trois mois	3 00	3 50
Six mois	5 50	6 50
Un an	10 00	10 50

Numéro du jour . . . \$ 0 01
ancien . . . \$ 0 10

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne peuvent que sur souscriptions payées d'avance.

La Chambre de Commerce Française

Messieurs les adhérents de la Chambre de Commerce Française, et les commerçants français de Montevideo et de la République Orientale de l'Uruguay, sont priés de vouloir bien communiquer à la Chambre, par écrit, toutes les observations, indications et réclamations, tous les vœux que la pratique et l'expérience peuvent leur avoir suggérés relativement à la législation et réglementaire ainsi qu'au tarif des Douanes de la République.

Les communications seront reçues utilement jusqu'au 25 juillet prochain.

Le Président.

N. B.—Les communications peuvent être faites en français ou en espagnol.

Les combats de Coqs à Cuba

Le coq est de nature, un être querelleur. Voyez-le, sur son fumier, la crête rouge du plaisir d'y être seul, en maître, à gratter ou à fouiller ses ailes au soleil. Qu'un autre coq essaie de grimper sur ce trône de paille en décomposition pour figurer à ses côtés, et vous le verrez aussitôt se précipiter, rageur, pour en défendre, des pitites et du bec, l'accès, par n'importe quel côté.

La poule, elle-même, vis-à-vis de laquelle il a, cependant, à certaines heures, de la condescendance, doit pour arriver jusqu'au coq en possession d'un fumier, se faire humble, glousser timidement et se glisser, plutôt, que marcher, jusqu'aux pieds de ce maître.

Le bon Lafontaine, qui voyait en poète, dans les bêtes, toutes les qualités dont il constatait l'absence dans les humains, nous dépeint bien, dans telle de ses fables, le coq comme un être plutôt tapageur et fanfaron que méchant. Et si, dans une autre fable, il nous montre deux coqs vivant en paix, d'abord, puis devenant subitement d'acharnés ennemis, il se hâte d'expliquer que ce duel est pour cause d'amour.

«Deux coqs vivaient en paix. Une poule survint.

«Et voilà la guerre allumée.»

Tout cela est bel et bien. Il n'empêche que, pour qui a assisté à une querelle entre deux coqs dans un poulailler, le dire du grand Lafontaine restera, quelque peu, sujet à caution.

Les Cubains, dans tous les cas,—Cuba, centre de la guerre hispano-américaine, est bien d'actualité,—ont dû reconnaître au coq l'honneur battilleux au premier chef, car les combats de coqs sont, là-bas, la grande distraction du dimanche.

L'Espagne a ses courses de taureaux pour l'amusement des foules. Cuba a ses combats de coqs, dont le spectacle fait battre des mains et trépidation d'aise toutes les belles Cubaines.

J'aimerais mieux pour ma part,—suis-je assez sentimental?—voir des groupes de colombes ou de tourterelles, dressées à cet effet, esquiver par le déploiement de leur plumage, qui se gonfle et puis s'abaisse, pour exprimer les diverses nuances de leurs émotions; puis approcher leurs becs rosés l'un de l'autre, en une sorte de baiser; et se coucher enfin, sur un sable fin, dans un rayon de soleil.

Les Cubains préfèrent,—cela les regarde après tout,—le spectacle de deux coqs expirés, qui se frappent du bec, comme avec une hache, dans une rage qui n'a d'égale que celles des hommes entre eux. Les plumes volent dans l'air, le sang coule et rougit l'arène, les chairs meurtries deviennent putrelantes. A un moment donné, on ne voit plus que les têtes des combattants, mais seulement des masses informes dont les mouvements ne sont plus perçus que sous la forme de soubresauts; c'est là fin. Les coqs tombent, épuisés, l'un près de l'autre respirant encore, pendant quelques instants.

La foule n'est pas satisfaite. Les «galleros» succèdent le sang des blessures et arrosent les plaies d'eau de vie pimentée. Voilà les coqs, à nouveau, debout, en bataille. Mais ce combat est plutôt douloureux à voir. Les pauvres bêtes se traînent dans un dernier râle de rage, de ci, de là, essayant de se frapper encore, l'une l'autre jusqu'à ce que la plus déconfite, s'abatte enfin dans un soupir.

Le dernier qui succombe est, alors, proclamé vainqueur, parmi les hurrahs des assistants et à la joie sans pareille de la belle Cubaine qui a été désignée, avant le combat, comme la reine du poulailler aux couleurs triomphales, et des parrains qui ont eu en fin ses couleurs.

Ainsi, les coqs comme les hommes, combattent et meurent pour les femmes. Le soir, tout est oublié au bal où les reines rituelles se réconcilient dans un quadrille d'honneur.

L'élevage de coqs pour la lutte développe les qualités bataillieuses de ces volatiles dans une proportion extraordinaire. Comme, dans nos écuries de courses, on entraîne les chevaux, de même, dans les poulaillers cubains, on monte les coqs, on les excite, on les exaspère.

Chaque poulailler a ses couleurs, et les parrains qui sont nombreux, suivent la genèse, les performances et les engagements des coqs avec une scrupuleuse attention.

Quatre-vingt, l'auteur des «Animaux», a noté les différentes sortes de combats.

Au jugé, lorsque les coqs sont armés de façon à équilibrer leurs forces.

Au pilés, lorsque les éperons des deux combattants sont égaux.

Au convert, quand les coqs ne sont pas connus d'avance et sortent, dans l'arène, d'une cage convertie d'un vol.

Au couleau, lorsque la lame des éperons est affilée de façon à rendre la lutte courte et meurtrière.

Au coqs de bec, lorsque le combat a lieu sans armes accessoires.

Le combat officiel a lieu dans un cirque en

planche, avec des gradins en amphithéâtre. Le sol de l'arène est foulé et couvert de sciure de bois fraîche. Les deux coqs sont mis en présence, tenus encore par leurs maîtres à genoux. Ils ne sont lâchés qu'après un signal donné. C'est alors que les paris à haute voix, sont jetés, de l'un à l'autre, comme des défis dans un vacarme fou.

Mais, à côté du combat officiel, s'établissent, dans le voisinage, des combats particuliers, qui donnent lieu, eux aussi, à des paris très animés et qui se font entre les coqs que des amateurs ont apporté sous leurs bras.

Signalons une autre distraction nationale des Cubains: la course aux canards.

Deux poteaux sont plantés sur le champ de courses et reliés par une corde au centre, à laquelle est attaché un canard dont le cou a été soigneusement graissé. Il s'agit, pour les coureurs, qui sont à cheval, d'enlever le canard.

C'est une course folle, à la bousculade. Le canard, attaché par les pattes, est pris, lâché, repris, cinq, six, dix, vingt fois, car le cou glisse entre les doigts des cavaliers et, souvent même, il meurt avant d'être conquis.

La guerre qui fait grouder les canons autour de Cuba est, il faut le reconnaître, de nature à troubler quelque peu les réjouissances nationales des Cubains. Mais, puisque l'Espagne n'a pas eu de devoir renoncer aux courses de taureaux, dans la grave situation où elle se trouve, pourquoi sa colonie se priverait-elle d'un plaisir qui lui tient tant au cœur?

Nos gardes nationaux de Paris jonaient bien au jeu du bouchon, aux avant-postes, pendant les terribles et lugubres soirs de la guerre de 1870.

Ménalque.

C'était l'autre jour, à un dîner entre amis. Une vingtaine d'anciens camarades de collège s'étaient donné rendez-vous au restaurant Durand.

Il y avait là des célibataires, des hommes mariés voire même des veufs.

On n'attendait plus que Lucien pour se mettre à table.

—Qu'il est-il donc arrivé? se disait-on, lui qui est ordinairement si exact.

On bat un bas pour l'être son arrivée.

L'effort est complètement raté, car Lucien a la plus plieuse mine qu'on puisse imaginer. Il se laisse tomber sur un canapé.

—Quas-tu donc, Lucien? lui demande-t-on en chœur.

—As-tu été renversé par un omnibus?

—Venez-tu prendre quelque chose pour te remettre?

—Non, s'écria Lucien, je ne veux pas me remettre! Ce que je veux c'est un revolver pour me brûler la cervelle.

—Boul il est fou!

—Oui, je suis fou: fou de colère, fou d'amour, fou de jalousie!

—Valentine te trompe?

—L'ignominie.

Et il se plonge la tête entre les mains, laissant écouler ses sanglots.

—Excusez-moi, murmure-t-il, de troubler cette réunion. Je ne voulais pas venir, j'avais l'intention d'aller dans les rues; mais, me rappelant que vous m'attendiez, je me suis dirigé vers ce restaurant.

—Tu as bien fait.

—Quand on souffre, répond Lucien en se roulant sur le canapé, on a besoin de faire part de ses malheurs à quelqu'un. Je les ai déjà racontés à un cocher que j'avais pris à l'heure dans la journée, mais mon récit n'a point paru l'intéresser.

—Alors, mettons-nous à table, dit un convive.

—Je ne mangerais pas, répond Lucien; mais qu'on m'apporte une carafe d'eau frappée, car je sens dans ma poitrine un feu qui me dévore.

On se met à table.

soit au théâtre, soit dans un bureau d'omnibus, vous voulez absolument, dis-je, que cette femme soit fidèle, qu'elle vous aime sans partage, et qu'elle évince à tout jamais les prétendants à son cœur. Vous n'hésitez même pas à penser que votre amour lui referra une virginité. Désormais, à partir du jour où elle vous aura rencontré dans ce théâtre, dans cette pâtisserie, ou dans ce bureau d'omnibus, elle devra baisser les yeux quand elle sortira, et, si un homme ose lui adresser une parole, elle s'adressera à un sergent de ville, pour prier l'impitoyable de passer son chemin.

Aurais-tu été content, toi, Lucien, la jour où entre deux brèches, tu adressas l'apologie à Valentine, si cette jeune femme avait réclamé l'aide d'un sergent de ville pour te priver de l'éloigner?

—J'aurais été furieux.

—Tu as dit le mot. Alors d'ait-ce donc à cause de ses charmes que cette femme te fit un accueil si agréable?

—D'ait-ce!

—Mais tu n'es pas plus beau qu'un autre!

—Pourtant...

—Pour ne pas te contrarier, je te dirai que tu n'es pas plus mal qu'un autre; donc ton physique n'a pu opérer un miracle sur celle dont tu assésais le cœur. Cet assés, elle avait eu à le supporter maintes et maintes fois; la bièche était faite. Cette femme avait un amant qui, sans doute, la croyait fidèle. Pendant les huit jours que tu as couronné sa maîtresse, tu n'as rien épargné pour la détourner de lui.

—Non, certes!

—Sans même le connaître, tu en as dit le plus grand mal; et sans même savoir si'il trompait Valentine, tu n'as pas manqué d'affirmer qu'il courait de nombreuses femmes.

—J'avais n'importe quoi.

—C'est-à-dire que tu as supplanté dans le cœur de la belle Valentine a employé la même tactique. L'assés a été donné de la même manière, et ton rival a été gratifié de tous les vices imaginables.

—Oh! si je savais cela, j'le tuerais!

—Si dans le défilé des amants d'une femme gaillarde le trompé trait le trompeur, la génération masculine disparaîtrait entièrement. Valentine que tu manies en ce moment...

—Oh! oui la maudite, la traitresse!

—Elle a eu cependant des égards pour toi.

—En me trompant?

—Elle ne t'a pas dit?

—Non, certes; mais j'ai tout découvert.

—Ce qu'il a la contraindre, car, sois tranquille, si elle avait pu te laisser ignorer la vérité, elle l'aurait fait. D'abord parce qu'elle ne tenait pas à te causer de chagrin, ensuite parce qu'il est agréable pour une femme de mener de front plusieurs intrigues. Dans le cas présent, quelle est la personne qui cause du désespoir à l'autre?

—C'est Valentine.

—Mais non, mon cher, c'est toi en cherchant à découvrir la vérité. Si tu la quittes, en retournant manger des gâteaux chez un pâtissier ou ailleurs, elle entrera en relation avec un autre... prétendant. Elle sera obligée de le faire connaître à sa femme de chambre qui est bavarde, de le présenter à ses amies qui sont méchantes, et de ne pas le laisser ignorer à sa concubine, qui dira à qui veut l'entendre: «Bon! voilà la petite dame du troisième qui en a encore un nouveau!» Vois quel préjudice énorme tu portes à cette pauvre créature.

(De nombreux applaudissements interrompent l'orateur.)

—Vous voyez, dit-il, que vous commencez à rendre justice. Mais que serait-ce donc si j'étais dans mon plaidoyer jusqu'à la femme mariée que plusieurs d'entre vous ne cherchent à séduire, parce que cette catégorie de maîtresses présente de sérieux avantages? Si elle accepte vos avances, vous ne lui ménagez pas les éloges; c'est un ange. Vous êtes bien un peu jaloux du mari; mais vous pardonnez à la femme si elle vous trompe avec lui. Si elle vous évince ensuite pour prendre un autre amant, la créature idéale est devenue une diablesse!

—Bravo! bravo! crient les convives.

—Pour la conclusion de mon plaidoyer, permettez-moi de remonter jusqu'au commencement du monde. L'aventure de la pomme ne serait pas arrivée si Dieu avait créé en premier la femme; celle-ci n'aurait pas demandé un homme pour lui tenir compagnie.

—Et pourquoi?

—Elle n'aurait jamais laissé sacrifier une de ses côtes dans la crainte d'être déformée.

Quiproquo.

Comment elles lisent

Comment elles lisent? Mlle Bobette, qui veut bien soulager des billets de théâtre que ne reçoivent pas et des volumes dont elle ne peut se débarrasser, se livre à une lecture fort intéressante. Elle entre chez moi deux fois par semaine, résignée d'avance, je lui montre du doigt le morceau de volumes qui s'est entassé lentement sur une table depuis quelques mois que je suis parti.

«Tape au tas, chosia!» Et Bobette, entassant les piles des volumes, lit les titres au hasard et monologue ainsi: «Rémy de l'Union ont: D'un pays lointain. Non l'en reviens, merci Les Lias factis, d'Henry Fèvre. J'aimais mieux les vrais, mais ça se trouve moins. Les Petites Amies précieuses: c'est bien mon cas. Le Maître des autres: ça amuse toujours. Gilbert Sinner, du talent, celui-là! Un homme. Ça me va. Ours brisé, Esther de Saxe, une femme; j'ai pas confiance. Les Tentatives passionnées, Paul Adam; les tentatives, c'est pas mon genre. Charles Suavegon, un homme sauvage, j'en connais pas, j'en prends. L'Encre d'une courtoisie, ça doit être drôle; tiens, l'Heure sexuelle, où ça doit être bête, l'Heure sexuelle, tu me le donnes?—Non, pas celui-là, je le garde. C'est de ton amie Richilde, ah! tu m'en diras tant, tu devrais lui faire une prière, c'est été drôle l'Heure sexuelle, avec une préface de toi, midi à quatorze heures, alors...» Bobette, Et je mets l'impertinente à la porte en lui collant sous le bras le Cinématographe du mariage, de Joseph Renaud. Tout à fait un livre pour vous, mademoiselle Bobette, raide comme une éponge et d'un tiers joli garçon, ce qui ne gâte rien aux yeux des femmes, n'est-ce pas, mademoiselle? L'Heure d'amour?

Comment elles lisent, pourquoi elles lisent. Sur la foi des titres.

Le Père de Zola

et le Père de Gallifet

On sait que Zola et ses amis, dans leur haine contre l'armée, font exception en faveur du général de Gallifet, à cause de la bienveillance

Bourbon, des cigares à 10 centimes, dits cigares de députés. Il paraît que les députés collectivement eux-mêmes sont loin de les dédaigner.

En somme, si nous tenons compte de la répartition de la dépense totale sur les 681 députés, chacun de nos législateurs coûte personnellement au pays 12,613 fr. 49.

Le pays ne s'en plaindrait pas si ses représentants servaient pour la mieux ses intérêts et ne faisaient pas le plus souvent de la bouillie pour les chats.

R.

M. Jourdan à ses Electeurs

Notre excellent ami M. Jourdan adresse aux électeurs de l'arrondissement de Dragignan la lettre suivante:

Citoyens,

Je remercie tous les électeurs: mes amis, parce qu'ils n'ont pas douté de mon dévouement; mes adversaires, parce qu'en me rendant la liberté ils ont encore mieux servi mes intérêts que les leurs.

J'abandonne volontiers à un autre le soin de faire baisser le prix du pain, avant la récolte, et d'assurer une rente de 500 francs à tous les vieillards âgés de 60 ans.

Pour réaliser ce programme, un Varois ne suffisait pas: il fallait un journaliste parisien.

J. Jourdan.

La Veuve

Il n'y a pas que les honnêtes gens qui connaissent la difficulté de se caser. Voici que la guillotine aussi cherche, et ne trouve pas l'emploi qu'elle remplira désormais ses hutes destinées. Les trois lueuses dalles de la Grande-Roquette vont disparaître avec la prison; l'habitude de cour à ces parages, à la clientèle d'élite nocturne qui en était l'ornement, M. Deibler ne sait pas encore où il lancera ses têtes dans le panier à salade, et toute l'Administration est en quête pour lui de l'endroit rêvé. Admirable passage temps des bureaucraties tranquilles et aussi vraiment digne de la civilisation.

Le préfet de police doit venir de faire savoir quel est le lieu de sa préférence, la place où selon lui toutes les conditions du pittoresque et du confortable se trouveront réunies: c'est-à-dire, boulevard Arago, tout auprès de la Faculté de Théologie protestante, et ce rapprochement en vérité ne manquera pas d'ironie, et par les beaux matins d'exécution il y aura là une suggestive matière à réflexions: sur le même alignement, presque côte à côte, la philosophie du pardon et le châtiment suprême. Mais ceux dont le quartier doit être ainsi privilégié ne semblent pas faire à cette faveur l'accueil qu'on espérait, et de toutes parts les protestations s'élèvent. C'est un peu de la guillotine à sa porte, et de préférer comme embellissement les procédés de M. Alphonse.

Ainsi bien, puisque la veuve est si singulièrement en état de vagabondage, l'occasion se présente excellente pour reprendre le projet qui voulait la fixer solidement à l'intérieur même de la prison. Plus d'exécutions publiques, ce serait un progrès déjà sur l'immonde spectacle qu'on a trop vu, de badauderie sanguinaire, de crânes bûchés. O Femmes de Versailles qui frappez à coups d'ombrelles les vaincus enchaînés, votre espèce n'est pas finie. Quant à l'objection grave tirée de l'«Exemple», lequel constitue le principal besoin de la peine de mort tout le monde sait qu'en effet l'Exemple est si salutaire et décisif, que depuis qu'il y a des bourreaux il n'y a plus d'assassins.

Alexandre Hepp.

Comment elles lisent

Comment elles lisent? Mlle Bobette, qui veut bien soulager des billets de théâtre que ne reçoivent pas et des volumes dont elle ne peut se débarrasser, se livre à une lecture fort intéressante. Elle entre chez moi deux fois par semaine, résignée d'avance, je lui montre du doigt le morceau de volumes qui s'est entassé lentement sur une table depuis quelques mois que je suis parti.

«Tape au tas, chosia!» Et Bobette, entassant les piles des volumes, lit les titres au hasard et monologue ainsi: «Rémy de l'Union ont: D'un pays lointain. Non l'en reviens, merci Les Lias factis, d'Henry Fèvre. J'aimais mieux les vrais, mais ça se trouve moins. Les Petites Amies précieuses: c'est bien mon cas. Le Maître des autres: ça amuse toujours. Gilbert Sinner, du talent, celui-là! Un homme. Ça me va. Ours brisé, Esther de Saxe, une femme; j'ai pas confiance. Les Tentatives passionnées, Paul Adam; les tentatives, c'est pas mon genre. Charles Suavegon, un homme sauvage, j'en connais pas, j'en prends. L'Encre d'une courtoisie, ça doit être drôle; tiens, l'Heure sexuelle, où ça doit être bête, l'Heure sexuelle, tu me le donnes?—Non, pas celui-là, je le garde. C'est de ton amie Richilde, ah! tu m'en diras tant, tu devrais lui faire une prière, c'est été drôle l'Heure sexuelle, avec une préface de toi, midi à quatorze heures, alors...» Bobette, Et je mets l'impertinente à la porte en lui collant sous le bras le Cinématographe du mariage, de Joseph Renaud. Tout à fait un livre pour vous, mademoiselle Bobette, raide comme une éponge et d'un tiers joli garçon, ce qui ne gâte rien aux yeux des femmes, n'est-ce pas, mademoiselle? L'Heure d'amour?

Comment elles lisent, pourquoi elles lisent. Sur la foi des titres.

Le Père de Zola

et le Père de Gallifet

On sait que Zola et ses amis, dans leur haine contre l'armée, font exception en faveur du général de Gallifet, à cause de la bienveillance

que le général, dont Joseph Reinach fut l'aide de camp, témoignait à l'ex-colonel Picquart.

Cette entente entre M. de Gallifet et Zola est d'autant plus intéressante que l'un et l'autre ont du, nous raconte M. Gaston Méry, faire taire une vieille rancune de famille.

Au sujet du fameux canal, des difficultés s'élevaient élevées entre le père de Zola et le père du marquis de Gallifet. De quelle nature exacte étaient ces difficultés, je l'ignore encore; mais ce que je sais, c'est qu'elles avaient eu entre les deux hommes une situation telle qu'ils ne pouvaient se voir sans s'injurier. Les voies de fait, une fois remplacées, même les injures.

J'accuse! le ser promettait, un jour, sur la place des Carmélites, à Aix.

Le marquis de Gallifet l'apercevant se dirige vers lui, le regarda fixement, lui lança une œillère énorme bouillie de fumée et lui administra une de ces gâches qui font époque dans la vie d'un homme. C'est du moins ce qu'on m'a affirmé.

Zola, tenant à son épiderme, fit citer le marquis en correctionnelle. Celui-ci fit défaut. Il fut condamné à six mois de prison et six mille francs d'amende. Sa opposition du marquis les six mois de prison furent enlevés, mais les six mille francs de dommages-intérêts furent maintenus.

Le Repos du Dimanche et la Guerre Hispano-Américaine

On sait avec quel rigorisme les Américains, suivant en cela l'exemple des Anglais, observent le repos dominical.

Un exemple assurément peu banal vient d'être fourni à ce sujet.

Dans une assemblée générale presbytérienne, qui vient de se tenir à Indianapolis, une adresse a été votée pour demander au président McKinley que, sous aucun prétexte, il ne soit livrés bataille le dimanche.

Les pétitionnaires insistent même pour que l'amiral Sampson, s'il rencontre ce jour-là l'amiral Cervera, engage avec le commandant espagnol des pourparlers pour obtenir que les hostilités soient remises au lendemain.

Si nous sommes, tout en respectant cette manifestation spéciale de la foi, qu'elle se trouve assez incomplète et ne convient qu'à un sacrifice bien limité. Ne peut-on pas croire, en effet, que le Seigneur n'aurait pas un plus grand gré aux Américains de ne pas s'exposer du tout à livrer bataille, en ne se décidant point à entreprendre la guerre actuelle?—R.

Une blague de l'an dernier

TRAVAIL PARLEMENTAIRE

Les circonstances donnent un renouvellement à la fantaisie suivante.

Le député.—Monsieur le président, j'ai désiré déposer une demande d'interpellation sur...

Le président de la chambre.—Ah! ah! Le député, surpris.—Quoi? monsieur Brissou, vous riez?

Le président de la chambre.—Oui, je ris... et pour que moi, M. Brissou, je me mette à rire, faut qu'il y ait vraiment de quoi rire...

Le député.—En effet.

Le président.—Mais revenons à notre affaire. Vous désirez donc interpellier le gouvernement?

Le député.—Je suis député: il faut bien que je fasse quelque chose.

Le président.—Alors, je dois vous prévenir d'un détail. J'ai environ deux cents demandes d'interpellation déposées avant la vôtre.

Le député.—Deux cents!

Le président.—Au moins. Le gouvernement n'a pas une minute à lui d'ici aux vacances prochaines.

Le député.—Pourtant...

Le président.—Je veux bien vous donner le numéro 21; si vous insistez... Mais votre tour ne viendra pas avant 1899.

Le député.—Diable!

Le président.—D'ici là, le gouvernement sera peut-être tombé deux cents fois.

Le député.—Je n'en demande pas tant.

Le président.—Et sur quel sujet, sans indiscrétion, désirez-vous interpellier le gouvernement?

